

TRIBUNE DE GAUX

# changer

Afrique du Sud:  
**LA FIN DE  
L'APARTHEID ?**





# Avez-vous lu ?

**Ce Monde que Dieu nous confie** Piguet/Sentis  
Le Réarmement moral à l'œuvre aujourd'hui.  
Editions Le Centurion 1979 150 p. F.s. 15. - ; 34 FF.

**Le Défi féminin** Claire Evans-Weiss  
Le féminisme, le mariage, l'éducation, la souffrance.  
Editions de Caux 1977 173 p. F.s. 10. - ; 22 FF.

**La Dynamique du silence** Théophile Spoerri  
La première biographie du fondateur du Réarmement moral.  
Editions de Caux 1975 269 p. F.s. 10. - ; 20 FF.

**Le Livre noir et blanc** Cook/Lean  
Pour vivre en révolutionnaire. Disponible en 28 langues.  
Editions de Caux 1977 72 pages F.s. 3. - ; 6 FF.

**Philippe Vundla Sud-Africain** Kathleen Vundla  
Editions de Caux 1975  
80 p. F.s. 5. - ; 9 FF.

**Le Combat de Peter Howard** A. Wolrige-Gordon  
Editions de Caux 1973  
337 p. F.s. 10. - ; 28 FF.

**Annie - la femme aux deux cents foyers** Clara Jeager  
Editions de Caux 1969  
125 p. F.s. 4. - ; 9 FF.

**Robert Carmichael par lui-même**  
Un patron français réapprend les lois humaines fondamentales.  
Editions de Caux 1975 103 p. F.s. 10. - ; 15 FF.

**Un Sens à la vie** Frida Nef  
L'étonnante aventure d'une fille d'ouvrier.  
Editions de Caux 1978 136 p. F.s. 12. - ; 30 FF.

**Ce que Frank Buchman a dit**  
Choix de textes du fondateur du Réarmement moral  
Editions de Caux 1979 64 p. F.s. 3. - ; 8 FF.

Chez votre libraire et à nos adresses

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse). **Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.  
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.  
Tél. (022) 33.09.20.

**ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .  
Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .  
Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

**Verser le montant de l'abonnement :**

**France :** à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

**Que veut le Réarmement moral ?**

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

## Le temps des réfugiés

Six cent mille Afghans au Pakistan ; plus d'un million de réfugiés de l'Ogaden éthiopien installés dans des camps en Somalie ; des centaines de milliers d'autres Ethiopiens massés au-delà de la frontière soudanaise ; des millions d'Indochinois cherchant asile dans les camps thaïlandais et dans de nombreux pays du monde ; des Chiliens qui doivent refaire leur vie loin de leur patrie ; des Tchadiens fuyant au Cameroun la guerre civile qui déchire leur pays ; des Cubains candidats à l'émigration qui s'entassent par milliers dans les jardins d'une ambassade... La liste n'est pas exhaustive, hélas ! On pourra dire à coup sûr de notre dernier quart de siècle qu'il aura été le temps des réfugiés.

Ils fuient pour survivre, pour échapper à la faim ou à l'oppression idéologique, pour rejoindre leur famille. Ils aspirent à un monde meilleur,

ils sont prêts à recommencer à neuf une fois, deux fois, trois fois s'il le faut, tel ce Vietnamien de mes amis.

Leur situation commande le respect, exige notre compassion et notre aide. Leur courage force notre admiration. Leur martyre interdit tout jugement.

Bien qu'amplifié par la multiplication des points chauds à la surface du globe et par la reprise de la guerre froide, le phénomène n'est pas nouveau. De tous temps, l'histoire des hommes a été marquée par ces migrations tragiques causées par le caprice d'un prince, la défaite d'un seigneur de la guerre ou le renversement d'une idéologie. En fait, beaucoup d'entre nous sont, souvent sans le savoir, des descendants de réfugiés.

Ces vastes mouvements de population ne vont pas rester sans conséquence. On sait que des villes comme

Genève ou Berlin, des pays comme la Hollande ou les Etats-Unis ont été enrichis, humainement et économiquement, par les réfugiés qu'ils ont accueillis généreusement.

Les réfugiés d'aujourd'hui ne vont-ils pas nous forcer à élargir notre conception du patriotisme, à balayer nos

préjugés de race, de culture ? Leur arrivée dans nos murs ne préfigure-t-elle pas un monde nouveau, multiracial et multiculturel, où l'art de vivre avec autrui, cet art que nous risquons de perdre, devra être réappris et pratiqué par tous, quelles que soient leurs croyances, leur foi, ou la couleur de leur peau.

## Une société vulnérable

Les deux attentats anti-informatique de Toulouse mettent bien en évidence le talon d'Achille de la société moderne. L'ordinateur, qui doit normalement, d'année en année, simplifier la vie du citoyen, est aussi devenu, par la centralisation qu'il entraîne, une cible de choix. Sa neutralisation par un acte terroriste ou par tout autre fléau risque de paralyser l'activité d'une entreprise, d'une ville, voire d'un pays.

On nous montrait l'autre soir à la télévision la dernière née des prisons de France, un véritable joyau de l'électronique. Mais que se passera-t-il le jour où un coup de main serait tenté contre la salle de contrôle ?

L'ordinateur, qui est déjà l'objet de soins méticuleux,

puisque il lui faut des conditions de climatisation bien particulières, devrait donc aussi être protégé tous azimuths ? Construire-t-on pour lui des bunkers, l'enfermera-t-on dans des abris antiaériens ?

On peut penser que la technologie saura bien secréter les moyens de sa propre défense. On nous assure aussi que la phase centralisatrice de l'ordinateur est déjà dépassée et que le citoyen sera bientôt rendu à son autonomie par l'informatique de poche.

Toujours est-il que les attentats de Toulouse posent bien des questions. Nul doute qu'ils aiguillonneront l'imagination créatrice des informaticiens eux-mêmes.

# ATRAVERS CHAMPS

## Route du matin

Très sûr d'avoir raison, je me préparais à attaquer vigoureusement ces membres d'un organisme scientifique pris en flagrant délit - à mon sens - de gaspillage des fonds publics dont ils disposent et de sous-emploi de leur propre compétence.

Mon argumentation était déjà bien mijotée, à la fois caustique et propre à enfermer mes victimes. Mais il me fallait tout de même obtenir l'accord du patron avec lequel je travaille et qui possède, lui, l'art de ne pas triompher et le souci de transformer les adversaires en amis.

Il ne me restait plus - pénible corvée pour un campagnard - qu'à prendre le train le lendemain matin pour aller retrouver mon ami dans la capitale et mettre au point avec lui une stratégie plus modérée et plus féconde.

A défaut de jugeotte dans l'esprit, j'avais au moins une image à conserver au cœur pour illuminer la journée : dans la gelée scintillante de ce matin d'avril, le soleil perçait déjà la brume et l'aurorail filait à travers les prés très verts le long des méandres de notre petite rivière bordée d'aulnes noirs et de peupliers dorés.

**Philippe Schweisguth**

## Le sens des mots

Nous aurions beaucoup à apprendre des Canaques de Nouvelle Calédonie. La subtilité de leur langue même semble indiquer que le partage est pour eux une forme de vie normale. En effet, le terme « pauvre », nous assure un voyageur, désigne celui qui est rejeté du clan, tandis que le vocable « riche » s'applique à ceux qui possèdent expérience et

sagesse. Quant au mot « orphelin », il n'existe même pas.

On pourrait faire quelques suggestions judicieuses aux académiciens qui, semaine après semaine, travaillent au renouvellement de notre dictionnaire. Hélas, il est peu probable que cela change quoi que ce soit aux réalités de la vie sociale.

**Méridien**

Lire en pages 8-9

**TEL JE SUIS, TEL EST MON PAYS**

Réflexions de Philippe Lasserre



## France et Angleterre

### L'opinion d'un agriculteur britannique

Les tensions sont toujours vives entre éleveurs français et britanniques sur la question du mouton. Nous avons demandé son opinion à un exploitant du Worcestershire qui possède une ferme de 150 hectares de cultures céréalières et d'élevage. Il a un troupeau de 500 moutons.

La Grande-Bretagne importe chaque année environ 200 000 tonnes de viande de mouton de Nouvelle-Zélande. Ce dernier pays, se trouvant dans l'hémisphère sud, expédie le principal de sa production en hiver, ce qui complète utilement la production britannique.



Patrick Evans

En France, la viande de mouton est un produit de luxe. C'est pourquoi les Britanniques ont cherché à exporter une partie de leur production ovine afin d'améliorer les prix de leur marché intérieur, mais cette exportation s'est heurtée à des barrières tarifaires et s'est vu refuser l'entrée en France, où l'on veut éviter la baisse des prix du marché. Les exportations néo-zélandaises ont été acceptées par la Communauté européenne et se font dans le cadre des accords du GATT. La Nouvelle-Zélande paye une taxe pour ses

exportations mais n'est soumise à aucune limite quantitative. Elle a cherché à s'ouvrir de nouveaux marchés sans jusqu'ici réussir à placer des quantités importantes. Les pays musulmans, en particulier l'Iran, commencent maintenant à procéder à des importations plus substantielles.

Le conflit qui oppose la France et l'Angleterre porte principalement sur l'institution d'un régime commun de la viande ovine susceptible de protéger les intérêts légitimes des producteurs français. Les Britanniques ont proposé quant à eux un régime global assorti d'un système de subventions et les Français, cela se comprend, ont réagi en disant qu'ils n'ouvriront pas leur marché tant qu'un accord approprié ne sera pas conclu. Cette position a irrité beaucoup de Britanniques étant donné que la France a accepté l'entrée libre du mouton irlandais. Cela leur donne l'impression d'une mesure discriminatoire à leur endroit. De toute façon, le volume des exportations qui font l'objet du litige est peu important - 15 à 20 000 tonnes par an - mais les Français ont peur que ce volume s'accroisse.

#### Créer des liens personnels

Les relations entre la France et l'Angleterre sont caractérisées par une méfiance extrême de part et d'autre. En qualité de Britanniques, nous nous devons de créer des liens personnels avec les agriculteurs français et ensuite de prolonger ces liens jusque dans les milieux où les décisions se prennent.

La plupart des agriculteurs britanniques acceptent que des arrangements spéciaux permettent de protéger les éleveurs français pendant les prochaines années. Mais la question fondamentale est celle de savoir si nous pouvons trouver des objectifs communs. La Convention de Lomé a

joué un rôle important à cet égard. Certains des dirigeants africains ont parlé de l'esprit d'équipe qu'ils ont dû découvrir pour être en mesure de négocier collectivement avec la Communauté européenne. Les nécessités de la négociation les ont obligés à se connaître mieux et à mieux se comprendre et ont jeté un pont entre pays anglophones et francophones.

Les agriculteurs qui se retrouvent au sein du COPA (Comité européen des Organisations professionnelles agricoles) doivent consacrer davantage de temps au développement de leurs relations avec le tiers monde. Ils devront, ce faisant, prendre davantage en considération les effets secondaires de leurs politiques protectionnistes sur les pays exportateurs de denrées alimentaires, qu'ils appartiennent au monde industrialisé ou au tiers monde.

#### Une politique alimentaire mondiale

Ainsi pourrait se créer une base d'unité, et là les Anglais et les Français peuvent se servir à bon escient des liens qu'ils ont déjà avec leurs anciennes colonies. Il existe une tendance naturelle à voir dans la « Politique agricole commune » une affaire inférieure à la Communauté, alors qu'elle devrait constituer un aspect de l'élaboration d'une politique alimentaire mondiale dont l'objectif devrait être d'assurer une alimentation convenable à tous les habitants du globe.

Dans une déclaration d'intention rendue publique par le COPA avant les élections au Parlement européen, on pouvait lire ceci : « L'organisation des marchés mondiaux dans le domaine des produits agricoles et la stabilisation des prix à un niveau plus rémunérateur devraient permettre aux pays en développement d'améliorer leur production et, pour les pays exportateurs, d'accroître le revenu qu'ils tirent de leurs exportations. »

Le COPA s'est prononcé également en faveur de la conclusion de contrats alimentaires à long terme et d'engagements pluriannuels en matière d'aide alimentaire. Cette aide doit être intensifiée et doit inclure de nouveaux produits agricoles. Elle doit, aussi longtemps qu'elle s'avérera nécessaire, prendre une forme permanente et être intégrée dans la politique agricole de la Communauté.

(Propos recueillis par Claude Bourdin)

PHOTOS : Ambassade d'Afrique du Sud 5 et 6 ; Lasserre 10, 11, 13 ; Maillefer 15 ; Sygma 7 ; A. Weeks 4.



# L'Afrique du Sud après la victoire de Robert Mugabe au Zimbabwe

## L'apartheid est-il en voie de disparition ?

« Jamais je n'ai été aussi optimiste. »  
« Je suis tenté de désespérer. »

Ces deux phrases que j'ai entendues le même jour, récemment, de la bouche d'un député sud-africain et de celle d'un dirigeant métis très respecté, résument les opinions fondamentalement divergentes que suscite la situation en Afrique du Sud. En un mot, noirs et blancs n'ont aucun point de vue en commun, et les diverses factions au sein des divers groupes non plus.

Une donnée nouvelle vient s'inscrire au tableau : l'influence formidable de la victoire de Robert Mugabe au Zimbabwe. Pour tous les extrémistes, noirs ou blancs, cette victoire est la preuve qu'ils ont raison d'affirmer que seule la force donne des résultats. Aux yeux des extrémistes noirs, la violence, une fois de plus, s'est avérée rentable. Pour ceux des blancs qui sont bien décidés à conserver ce qu'ils ont, ils ne voient maintenant de chance de survie que dans l'exercice de la force. Toute concession, à leur point de vue, ouvrira la porte, à plus ou moins longue échéance, à une prise de pouvoir par les noirs, ce qui représente pour eux un point final. Les tragédies et les horreurs que le continent africain a connues leur servent à démontrer que si les blancs ne sont pas maîtres d'une situation, les noirs laissent s'installer le chaos. En toile de fond, ils voient se profiler l'ombre du communisme russe dans les pays satellites, l'Angola et le Mozambique. Aujourd'hui, depuis que ces Etats sont reliés par le Zimbabwe, ils coupent le continent d'est en ouest.

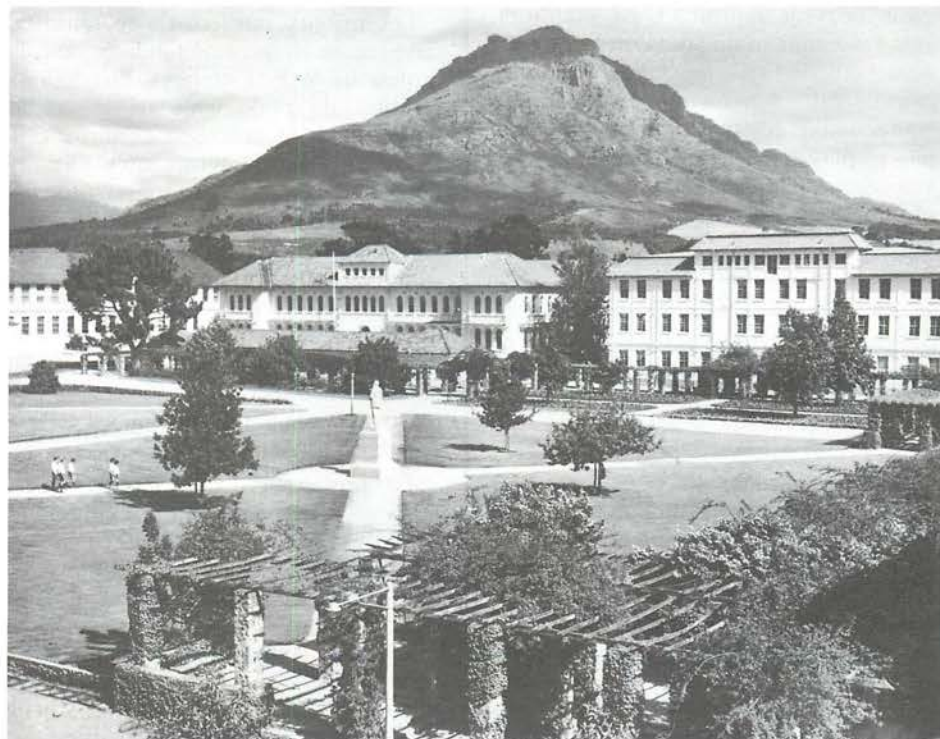
Cela dit, la vérité est plus nuancée. Une fraction croissante de l'opinion blanche,

par Peter Hannon

dirigée par le premier ministre, M. Botha, interprète les signes des temps très différemment : les événements du Zimbabwe montrent ce qui se passe lorsque les blancs cèdent trop peu, trop tard. Le journal gouvernemental du Cap, *Die Burger*, écrivait après les élections au Zimbabwe : « La question qui se pose maintenant n'est pas quel est le minimum qu'on peut céder, mais jusqu'où on peut céder. »

Bien que les noirs se résignent de plus en plus à un affrontement qu'ils estiment inévitable, un grand nombre d'entre eux espèrent encore en une solution pacifique. Ils savent parfaitement que c'est eux qui paieront l'horrible prix en cas d'holocauste.

Le gouvernement, quant à lui, est profondément divisé. Une fraction non négligeable du parti nationaliste, sous la direction du chef de la puissante section du Transvaal, A.P. Treurnicht, semble être arrivée à la conclusion suivante : si l'affrontement doit se produire, prenons dès maintenant nos positions de combat. Le premier ministre, qui a été pendant douze ans ministre de la Défense et jouit du soutien des chefs de l'armée – des hommes par ailleurs remarquables – tient un raisonnement tout différent : l'Afrique du Sud blanche n'a aucune chance de s'en tirer si elle doit contenir deux fronts à la fois, à l'extérieur un monde hostile et à l'intérieur une majorité déçue. Il faut donc trouver de nouvelles façons de répondre aux revendications des noirs. La victoire de Mugabe devient une raison de plus de le faire. C'est pourquoi des propositions pour une nouvelle constitution sont à l'étude, et l'atmosphère est à la négociation avec l'étranger.



**Le terre-plein central de l'Université Stellenbosch, près du Cap, foyer de la culture afrikaaner et pépinière des dirigeants blancs sud-africains.**

**Notre couverture :** le timbre commémoratif du tricentenaire de la ville de Stellenbosch.



Le premier ministre d'Afrique du Sud, M. P.W. Botha, lors de sa visite à Soweto, en 1979

A ces raisonnements pragmatiques – dictés par la nécessité de survivre – s'ajoutent deux autres impératifs en faveur du changement.

1) L'économie tout d'abord. Les dirigeants du commerce et de l'industrie savent qu'ils ne peuvent pas maintenir le taux d'expansion (5 % par an, en partie grâce au prix élevé de l'or) si elle ne trouve pas une main-d'œuvre spécialisée bien plus nombreuse que seuls les noirs et les métis peuvent fournir. C'est pourquoi, avec l'assentiment du gouvernement, bien des tabous de l'apartheid, dans les usines et les bureaux, sont en train de disparaître, tandis qu'on assiste à une évolution de plus en plus importante en matière d'accès aux emplois, d'égalité de traitements et de reconnaissance des droits syndicaux des noirs.

## Une remise en question

On a peut-être fait valoir de façon trop ostentatoire en Afrique du Sud la décision prise par Mugabe de maintenir les entreprises privées au Zimbabwe (tout comme celle du président Machel de revenir à une économie plus libérale au Mozambique). Les commentateurs ont déclaré avec quelque suffisance : « Ces hommes savent très bien que le système marxiste ne fonctionne pas. C'est parce que nous rentabili-

sons leur économie qu'ils coopèrent avec nous. »

2) En second lieu, la force morale. Un débat passionné s'est engagé dans les églises afrikaaner, qui contribuent puissamment à la formation de l'opinion. Le dernier synode de l'Eglise réformée hollandaise du Cap a voté une motion condamnant toute discrimination, qui constitue à ses yeux un péché et va à l'encontre des Ecritures.

Les milieux intellectuels se rallient à cette remise en question fondamentale. Le professeur W.P. Esterhuys, directeur de l'Institut de philosophie de la célèbre université de Stellenbosch, confirme cette tendance. Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, *Afskeid van Apartheid (Adieu à l'apartheid)*, on peut lire : « La question la plus brûlante dans la situation sud-africaine est sans doute celle-ci : par quel moyen peut-on arriver à libérer les blancs des attitudes d'esprit et des comportements stéréotypés hérités d'un passé aujourd'hui définitivement périmé ? » (C'est-à-dire un passé où la relation blanc-noir est celle de maître à serviteur).

Le professeur Erica Theron, qui a travaillé avec Verwoerd, l'architecte de l'apartheid, se fait aujourd'hui l'avocat du changement : « Dans un continent en crise, disait-elle récemment, il est tragique d'avoir à repousser toute réforme jusqu'au moment où la majorité retardataire rattrapera la réalité. » (Sous-entendu : cette majorité de blancs qui refuse de voir les changements exigés par la situation).

Et un troisième professeur afrikaaner de dire : « Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre jusqu'à ce que la majorité retardataire change suffisamment de comportement. » Il compare la situation à celle d'une personne à qui l'on confierait la responsabilité d'une voiture. « Il est évident qu'elle n'a pas la maturité requise pour décider seule de la bonne ou de la mauvaise manière de conduire. Il lui faut un cadre rigide de règles, qui devient indispensable pour le salut de tous. »

Une question vient tout de suite à l'esprit : de quelle manière peut-on imposer ce cadre si la majorité de blancs n'est pas encore prête à voter dans ce sens ? Ce mois-ci, j'ai entendu des suggestions inattendues, exprimées par des gens de milieux très divers et dans des termes analogues. Elles provenaient de deux personnalités du monde afrikaaner et d'un militant métis : chacun estimait qu'il faudrait peut-être faire appel à l'armée pour imposer les changements nécessaires. De telles opinions donnent une idée de la gravité avec laquelle on envisage la situation.

Les choses étant ce qu'elles sont, deux groupes comptent : le radicalisme noir d'une part et la puissance afrikaaner d'autre part.

La victoire de Mugabe a renforcé la conviction chez la plupart des dirigeants noirs que le courant de l'histoire est avec eux. Mais les divergences surgissent lorsqu'il s'agit de l'action à entreprendre.

## Le changement est amorcé

Les lycéens de Soweto et des autres villes noires rejettent en bloc tous les blancs et sont en faveur de l'affrontement immédiat quel qu'en soit le prix : pourtant un jeune noir de Soweto, dont les références révolutionnaires sont impeccables, voit plus loin : avec d'autres amis, il a convié des camarades noirs et blancs à étudier une façon de vivre qui permette de guérir des maux tels que la convoitise, la volonté de puissance, l'amertume et de mettre fin à la corruption, à la division et à l'exploitation de l'homme par l'homme.

M. Nthato Motlana, président du Comité des Dix de Soweto, a pris position récemment pour une formule de gouvernement par la majorité qui n'excluerait pas les blancs.

Le chef de cinq millions de Zoulous, Gatscha Buthelezi, n'est pas du même avis : il se sert du système des home-



lands (1) comme d'un tremplin pour son action. Il agit par le biais d'un puissant mouvement, le *Inkatha*. Au début, ce mouvement avait une orientation culturelle et s'adressait aux seuls Zoulous. Depuis, il a ouvert ses portes à tous les noirs, métis et indiens afin de lutter pour leurs droits dans l'ensemble de l'Afrique du Sud. Buthelezi dit ouvertement qu'il accepterait les blancs dans son mouvement si la loi le permettait.

Les responsables des homelands, le président Mangope (Bophutatswana), le professeur Ntsanwisi (Gazankulu), M. Pathudi (Lebowa), le chef Sébé (Ciskei) sont des hommes avec lesquels il faut compter. Certains sont prêts à accepter l'indépendance telle que l'Afrique du Sud la leur offre, ce qui leur vaut d'être accusés par les noirs des villes d'être les valets du système. D'autres rejettent ce type d'indépendance qui, constatent-ils, les prive de leurs droits en Afrique du Sud et de toute reconnaissance internationale.

Telles sont en résumé les positions des uns et des autres. Certains pensent que pour l'instant le changement est amorcé mais qu'il est trop lent. Quelle que soit la nature révolutionnaire des changements apportés au concept de l'apartheid, ceux-ci n'ont pas encore fait disparaître ce que les noirs détestent le plus et ce qui suscite leur plus grande rancœur : les lois qui décident en détail des droits et des interdictions quant aux lieux de résidence des noirs et des métis, et celles qui régissent les lieux de travail. Ce sont ces lois qui font que souvent des familles doivent rester au village tandis que les maris vont travailler en ville. La liste serait longue des injustices que le système a ainsi institutionnalisées.



**Certains noirs d'Afrique du Sud se résignent à un affrontement qu'ils estiment inévitable. Mais un grand nombre d'entre eux espèrent encore en une solution pacifique.**

système » et le journal en souligne l'importance. On y lit ceci : « Reconnaissons sincèrement les fautes honteuses que nous avons commises. Corrigeons nos erreurs. L'honnêteté exige que nous réparions ce qui peut l'être, sans reculer devant les sacrifices nécessaires. »

Il faut que les choses soient bien en train pour que le journal gouvernemental officiel rende public ce genre d'opinion.

Pour nous qui habitons l'Europe, il est

peut-être facile de porter des jugements absolus, en schématisant la situation en termes de blancs et de noirs. Puis-je suggérer une manière plus mûre d'agir : d'abord essayer de découvrir les forces, blanches et noires, qui travaillent au changement en Afrique du Sud. Deuxièmement, ne pas sous-estimer le courage et l'engagement qui leur est demandé. Enfin, chercher tous les moyens de les soutenir.

**Peter Hannon**

## Des signes

Quelles forces prévaudront chez les blancs, celles de la réaction ou celles du changement ? L'élément décisif semble être la naissance d'un solide noyau de personnes issues de tous les milieux — armée, politique, économie, Eglises — noyau capable de résister aux pressions et de servir de point d'appui pour un avenir différent.

Des signes existent déjà. Par exemple, *Die Burger* a publié une lettre intitulée « Souffrances et frustration nées d'un

(1) Etats noirs créés à l'intérieur de l'Afrique du Sud et disposant d'une certaine autonomie interne.

## TEL QUEL

### Style de vie

Mon mari est un homme politique dans les régions montagneuses de la Papouasie-Nouvelle Guinée. Récemment, on nous a offert une grande maison qui nous permettrait de recevoir nos invités. Mon mari et moi avons cherché à ce sujet quelle était la volonté de Dieu. Nous sommes arrivés à la conclusion que nous étions appelés à conserver notre style de vie de villageois, comme la majorité de nos concitoyens, et non pas le style de vie des citadins. Je pense que cela nous a aidés à établir des ponts entre nous et ceux de notre village, qui pourvoient tout juste à leurs besoins.

**Cathy Rumint**



Les guerres, les conflits, les injustices qui accompagnent l'histoire des hommes provoquent dans les cœurs l'accumulation de haine chez celui qui souffre, d'arrogance et de dureté chez celui qui fait souffrir. Nous avons tous été confrontés, à un moment ou à un autre, en nous ou en autrui, à la manifestation de ces sentiments qui rendent impossible la paix entre hommes et entre nations. Comment nous en libérer ? Que dire, pour l'aider, à celui qui est prisonnier de sa haine ou de son arrogance ? Comment briser l'enchaînement destructeur de ces réactions ?

Entre Français et Allemands à une certaine période, entre Vietnamiens et Cambodgiens aujourd'hui, entre colonisateurs et colonisés, entre exploités et exploités, on dit facilement l'un de l'autre : « Il est ainsi, il ne changera pas ! » Ce jugement fataliste conduit à deux attitudes extrêmes.

Ou bien on fait de tous les représentants du groupe ou de la nation d'en face des coupables. C'est alors qu'on affirme : « Tous les Allemands sont des nazis, tous les Européens sont des colonialistes, tous les patrons sont des exploités. » On rend l'ensemble responsable des fautes commises par une minorité au nom de la nation ou du groupe. Une telle attitude revient à rejeter pratiquement tous les hommes parmi les irrécupérables, à construire un mur autour de soi. C'est nier toute possibilité de changement.

L'autre attitude, et elle est plus fréquente et plus insidieuse, consiste à dire : seuls les chefs sont coupables. Ceux de la base, les petits, n'y sont pour rien. Cette façon de penser, que l'on retrouve souvent dans les milieux marxistes, facilite la propagande politique : on fait porter le chapeau, pour tout ce qui va mal, aux seuls dirigeants et on prétend créer, presque malgré eux, la grande entente entre les peuples. Que l'on songe à l'usage que les communistes font de la propagande antinazie, qui leur permet d'accuser les dirigeants et de flatter le peuple sans remonter à la racine du problème. On vise alors à éliminer les responsables, ce qui est plus facile que de les changer ou de changer les mentalités.

Ni l'une ni l'autre de ces deux attitudes ne conduit aux réconciliations et à l'unité profonde auxquelles nous aspirons tous.

## Culpabilité collective ou responsabilité personnelle ?

« Tel je suis, tel est mon pays », aimait dire Frank Buchman en une formule ramassée qui a aidé des milliers de personnes à devenir des citoyens responsables. On peut aussi retourner la phrase : « Tel est mon pays, tel je suis ». C'est peut-être ainsi que l'on trouvera la bonne attitude : ni culpabilité collective, ni rejet des responsabilités sur un petit nombre de fauteurs de trouble. Chacun ne doit-il pas se demander quelle est sa part de responsabilité personnelle lorsque des vagues de sentiments hostiles inondent et isolent toute une classe, tout un peuple ?

En effet, notre naissance, notre éducation, le milieu culturel dans lequel nous vivons, le patriotisme — ou le chauvinisme — qui nous a été inculqué d'une façon ou d'une autre, n'ont-ils pas placé en nous les germes de ce qui fait notre caractère national, tel que nos voisins le voient ?

Même si nous n'avons pas participé à telle ou telle action ou si nous n'avons pas été de ceux qui font que notre nation est taxée par les autres de colonialisme ou de capitalisme ou de

« La ligne de partage entre le bien et le mal pa

# Tel je tel est m

par Phil

quelque autre péché, nous devons, avec un peu d'honnêteté, faire une constatation : ce que notre nation a fait à un moment ou à un autre de son histoire vis-à-vis d'une autre nation, et dont nous rendons nos dirigeants responsables, peut-être l'avons-nous fait, toutes proportions gardées, vis-à-vis de ceux qui se trouvaient sur notre chemin : membres de notre famille et de notre entourage, camarades de travail, subordonnés, etc.

## « J'aurais pu être un de ces bourreaux »

Dans un chapitre admirable de *l'Archipel du Goulag*, intitulé *Les lisérés bleus*, Alexandre Soljénitsyne s'interroge aussi sur les racines en lui de tout ce qu'il abhorre et combat dans le pouvoir soviétique.

« Cette horde de loups (les agents du N.K.V.D., la police politique d'alors, dont l'uniforme était paré de lisérés bleus. NDLR), écrit-il, comment est-elle apparue dans notre peuple ? N'est-elle pas du même sang ?

« Si, du même sang.

« Pour ne pas se revêtir trop rapidement de la tunique immaculée des justes, que chacun de nous se demande : et si ma vie avait tourné autrement, ne serais-je pas devenu, moi aussi, l'un de ces bourreaux ? »

Soljénitsyne évoque alors son passé d'officier, le plaisir qu'il a éprouvé à exercer des brimades sur les hommes de troupe, à assurer ses aises et sa sécurité en premier lieu, même au front, à donner libre cours à sa vanité. Puis il décrit les circonstances de son arrestation par le N.K.V.D., qui devait le conduire au *Goulag*, et relate l'incident de la valise : durant la longue marche vers sa première prison, ce sont les autres prisonniers de la colonne, hommes de troupe russes ou prisonniers de guerre allemands qui, à tour de rôle, et sans dire un mot, portèrent sa valise. Bien qu'on lui eût déjà arraché ses épaulettes, il avait refusé, lui, officier russe, de porter quoi que ce soit. « Voilà ce que c'est qu'un officier, même lorsque ses épaulettes ne sont pas bleues », écrit-il pour conclure ce récit où il admet avec honte qu'il aurait bien pu devenir lui-même un agent du N.K.V.D.



par le cœur de chaque homme » (Soljénitsyne)

# Suis mon pays

Lasserre

« La ligne de partage entre le bien et le mal passe par le cœur de chaque homme, commente-t-il ensuite. Au fil de la vie, cette ligne se déplace à l'intérieur du cœur, tantôt repoussée par la joie du mal, tantôt faisant place à l'éclosion du bien (...). Au bord de la fosse où déjà nous nous apprêtons à pousser nos ennemis, nous nous arrêtons, interdits : c'est seulement le hasard qui a fait que les bourreaux, ce n'étaient pas nous mais eux. » (1)

Beaucoup d'entre nous avons été les témoins d'une semblable franchise lorsque, à Caux, durant les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, nous avons vu et entendu des Allemands prendre sur eux les erreurs et les crimes commis au nom de leur peuple, alors que certains d'entre eux n'y avaient pas participé, ou même avaient fait partie de la résistance allemande contre l'hitlérisme. Actes de courage auxquels de nombreux Français, résistants et autres, ont su faire écho et qui, en se multipliant au fil des ans, ont scellé l'unité franco-allemande.

## Libéral d'idées, mais de comportement impérialiste

C'était encore la même démarche, la même humilité, la même volonté de prendre sur soi les fautes de son peuple, qui ont poussé l'écrivain Peter Howard, dans un camp au Kenya où étaient regroupés mille deux cents chefs du mouvement mau-mau à s'excuser auprès d'eux pour les torts de la Grande-Bretagne envers leurs pays. « Je suis né blanc, je n'y peux rien, n'est-ce pas ? » avait-il commencé par leur dire, gagnant aussitôt leur confiance. Mais il était ensuite allé beaucoup plus loin. « Si nous avons imaginé qu'un blanc puisse penser et parler comme vous l'avez fait aujourd'hui, il n'y aurait pas eu de mouvement mau-mau au Kenya », lui dirent les détenus.

Étudiant à Paris durant les années difficiles de la décolonisation, j'ai été amené à faire un cheminement similaire. Je

m'estimais libéral d'idées, mais j'étais en fait plutôt impérialiste dans mes habitudes et dans mon comportement, comme je le découvris lors d'une rencontre internationale au cours de laquelle je partageais la chambre d'un étudiant africain francophone. J'avais vivement irrité mon compagnon par mon arrogance et ma prétention à tout savoir, et à le savoir mieux, et à tout décider par moi-même, y compris du nombre de couvertures dont chacun de nous avait besoin ! Au cours d'une conversation honnête avec lui et grâce à l'aide d'un ami canadien, je pris conscience du fait que le colonialisme de la France, qui lui valait tant de déboires à cette époque, plongeait quelques-unes de ses racines dans ma propre personnalité. Il me fallait les extirper dans la mesure où je voulais aider à résoudre les problèmes qui se posaient à ce moment à mon pays. Cette explication et des excuses sincères à mon compagnon de chambre restaurèrent l'unité et l'amitié et me firent entrevoir quel pouvait être le processus de réconciliation entre peuples ou entre groupes antagonistes.

Bien des années plus tard, la leçon apprise à cette occasion me fut d'une grande utilité lorsque je fus amené à séjourner dans un pays où la France jouait encore le rôle de puissance de tutelle. Jour après jour, je devais faire face en moi-même à des manifestations de même nature que celles dont les habitants de ce pays souffraient à cause de la présence française sur leur sol. Là aussi, l'honnêteté sur moi-même et des excuses ouvrirent la voie de l'unité et de la réconciliation.

## Une démarche en trois temps

A celui qui prend conscience de la réalité de la formule : « Tel est mon pays, tel je suis » (ou « tel est mon groupe, tel je suis ») s'offre une démarche en trois temps qui fera peut-être de lui un instrument de changement et de paix :

1) Dans l'honnêteté, *regarder en face* ces racines que l'on a en soi et qui font que nous sommes porteurs des caractéristiques de notre groupe, de notre nation *et s'y identifier*. Un bon exercice pour cela consiste à se renseigner sur ce que l'on pense de nous dans les nations voisines !

2) *Admettre* que ces aspects de notre nature doivent changer et procéder aux *correctifs de trajectoire* nécessaires.

3) Certains se sentiront peut-être poussés à *faire acte de réparation* et à demander pardon à ceux qui ont eu à souffrir de ces attitudes de la part de leurs compatriotes, même s'ils n'ont pas commis directement ces injustices. Prendre sur soi ces fautes peut être une étape nécessaire. Que le chrétien n'oublie pas que le Christ a pris sur lui tous les péchés des hommes. Qu'il se demande ce que cela implique pour lui, dans sa vie quotidienne.

Prisonniers comme nous le sommes souvent de la peur d'être semblables à ceux que nous jugeons ou critiquons, nos propres compatriotes, nos propres dirigeants, nous pourrions alors éprouver un immense soulagement : nous ne sommes pas meilleurs que les autres, nous pouvons changer. Au lieu de classer les autres en bons et en mauvais, nous pouvons alors dire : tout homme est perfectible.

(1) Alexandre Soljénitsyne, L'Archipel du Goulag, tome I, Editions du Seuil.

Une injonction inattendue pour Sushobha Barve

## « Tu iras à Allahabad ! »

Dans l'immense plaine chaude et aride qui occupe le nord de l'Inde, au confluent de deux fleuves sacrés de l'hindouisme, le Gange et la Yamouna, se trouve la ville d'Allahabad. Avec ses avenues tranquilles tracées par les Britanniques et parcourues de centaines de cyclo-poussettes décorés aux vives couleurs, c'est une ville aux allures provinciales, mais où quelque chose d'important est toujours en train de se passer : c'est la ville natale de plusieurs des premiers ministres indiens, et en particulier de la famille Nehru : c'est dans la Haute Cour d'Allahabad que fut jugée et condamnée Mme Gandhi, en 1975, pour



Sushobha Barve

malversation électorale : son université, une des plus anciennes du pays, s'est rendue ces derniers temps tristement célèbre pour la fraude organisée à une vaste échelle par les étudiants et pour les désordres que cela a entraînés. Sa zone industrielle, enfin, d'installation récente, semble être un foyer permanent d'agitation sociale où grèves et actes de violence se succèdent presque sans discontinuer.

Depuis environ deux ans, des habitants aux origines les plus diverses – avocats à la cour, syndicalistes et industriels, professeurs et étudiants – sont en train de découvrir le Réarmement moral et, avec lui, le moyen de s'attaquer à certains des problèmes qui minent la société indienne et font de l'Uttar Pradesh, un Etat de plus de cent millions d'habitants dont Allahabad est l'ancienne capitale, un des Etats les plus difficiles à gouverner de toute l'Inde.

Durant notre récent voyage dans ce pays, au mois de mars dernier, nous avons fait un séjour à Allahabad en compagnie de la personne qui est à l'origine de cette vague d'intérêt pour le Réarmement moral et nous avons rendu visite avec elle aux nombreux amis qu'elle s'est faits dans la ville. Sushobha Barve, qui est originaire de Bombay, est diplômée d'un institut de diététique et spécialiste de la conservation des aliments. Depuis une dizaine d'années, elle est une des responsables de la cuisine et de l'économat d'Asia Plateau, le centre du Réarmement moral à Panchgani, dans l'Etat de Maharashtra. Elle en est en même temps une des animatrices et, lorsque s'y déroule une conférence ou un séminaire, elle ne se cantonne pas à ses fourneaux : on la voit tout aussi souvent prendre la parole lors d'une réunion ou, de la cabine de traduction, assurer la retransmission d'une intervention en hindi ou en marathi.

### A l'aveuglette

A l'issue de notre séjour à Allahabad, nous lui avons demandé pourquoi elle s'était lancée dans la tâche d'introduire le Réarmement moral dans l'Etat d'Uttar Pradesh.

« C'est une partie du pays à laquelle je ne pensais guère, nous raconte-t-elle, jusqu'au moment des élections de 1977 (1). Sa population, son poids politique, son rôle historique, me sont alors apparus déterminants. Tout ce qui se passe là-bas est aussitôt ressenti à New Delhi, la capitale fédérale. En 1977, un ministre du gouvernement central, lui-même élu de l'Uttar Pradesh, nous a demandé pourquoi le Réarmement moral n'avait plus rien fait dans sa province depuis de longues an-

nées. C'est à ce moment-là que j'ai eu la conviction qu'il fallait faire quelque chose, et qu'il fallait commencer par Allahabad. Je ne savais pas vraiment pourquoi ce devait être cette ville plutôt qu'une autre, mais j'ai constitué une équipe et nous nous sommes mises en route, trois autres jeunes femmes et moi-même, un beau jour d'avril 1978. C'était partir à l'aveuglette, mais avec une conviction qui me semblait venir de Dieu.

« A notre arrivée, nous avons pris contact avec une jeune femme que j'avais rencontrée quelque temps auparavant à New Delhi et avec qui j'avais eu une conversation de cinq minutes. Non seulement elle nous a hébergées dans la vaste maison de ses beaux-parents, où elle habitait depuis son mariage, mais elle s'est aussitôt mise en quatre pour nous faire rencontrer toutes sortes de gens, en particulier à l'université. Ainsi, nous nous sommes retrouvées à adresser la parole à deux cents garçons réunis dans la grande salle d'un foyer d'étudiants et, une autre fois, entassées dans la chambre d'un étudiant, à discuter avec tout un groupe de ses camarades. Ils voulaient que nous leur expliquions plus en détail ce qu'était le Réarmement moral et la façon de l'appliquer. »

### Ridiculisées

Sushobha évoque aussi en riant la visite que ses amies et elle ont faite, un peu à leurs corps défendant – « Nous ne connaissions rien aux questions sociales » – à un industriel de la ville, dont l'entreprise était en grève. Le directeur technique de l'usine avait été assassiné quelque temps auparavant. « Il nous a parlé pendant plus d'une heure des problèmes de son entreprise, raconte notre interlocutrice. La seule chose que nous avons pu lui répondre nous a paru terriblement simpliste, mais c'était notre conviction : « Si vous vous donnez la peine de vous mettre à l'écoute de votre voix intérieure, vous trouverez la marche à suivre pour votre entreprise. » Là-dessus, nous sommes parties, conscientes de nous être plutôt ridiculisées !

« Un an plus tard, lorsque je suis revenue à Allahabad avec un groupe plus important, nous sommes allés revoir cet homme. « J'ai essayé le Réarmement moral, nous a-t-il dit, et ça a marché. J'ai eu l'idée de faire venir le chef du syndicat chez moi et d'avoir une bonne conversation avec lui. Nous avons trouvé une solution, la grève a pris fin et trois semaines plus tard, l'usine marchait de nouveau à plein rendement. »



La nouvelle de ce changement devait faire le tour des usines de la région et c'est ainsi que le secrétaire général du syndicat d'une autre entreprise (les constructions métalliques Triveni), M. Giri, est allé au centre du Réarmement moral, à Panchgani, participer à un des « séminaires industriels » qui y sont organisés régulièrement depuis plusieurs années. Giri avait mauvaise réputation : la grève de onze mois qu'il avait menée s'était soldée par un échec total à cause des excès auxquels elle avait donné lieu. On avait même offert un pot de vin au juge d'instruction pour qu'il trouve un moyen de le mettre en prison. Mais, à son retour de Panchgani, Giri s'excusait auprès d'un certain nombre de personnes et son changement d'attitude permit d'aplanir la plupart des difficultés. « Quelque chose est arrivé à cet homme, nous affirma en sa présence le nouveau directeur général de l'entreprise. Il n'est plus violent et agressif comme avant. Il ne fume plus, il ne se drogue plus à la noix de bétel. Maintenant, on peut parler avec lui. »

## Une situation dramatique

En décembre 1978, encouragée par l'appui d'un ministre du gouvernement de la province, Sushobha organise une conférence du Réarmement moral, qui se tient dans un des bâtiments de l'université d'Allahabad. Pour beaucoup d'habitants de la ville, ce fut un point de départ important.

« Dès notre première visite, reprend Sushobha, nous nous étions rendu compte de la situation dramatique de

l'université : fraudes généralisées organisées par les étudiants : sorties en masse des salles d'examen dès que les surveillants voulaient empêcher cette fraude : pressions et menaces exercées sur les professeurs : un recteur qui ne quittait plus sa résidence et se faisait garder jour et nuit par la police : les examens retardés de plusieurs mois, etc.

## Un catalyseur

« C'est en pensant à cette situation que nous avons intitulé notre conférence : « La démocratie dépend de vous et de moi » et que nous avons essayé d'y avoir le plus grand nombre possible de professeurs et d'étudiants. Parmi les quelques enseignants qui ont assisté à notre conférence se trouvait une jeune professeur de littérature anglaise, Manas Moqul Das. Il nous a dit plus tard que, jusqu'à cette date, par peur d'être entraîné à faire de la politique, il avait évité les réunions des deux associations de professeurs. Mais, durant la conférence, il avait pris conscience de ses responsabilités en tant qu'enseignant vis-à-vis des problèmes de l'université. »

Par la suite, sa femme et lui ont tous deux pris courageusement position sur la question de la fraude aux examens, particulièrement le jour où il fut chargé de surveiller les épreuves de droit – où la fraude était la plus généralisée. Ils ont aussi vite compris qu'ils ne pourraient pas faire grand chose par eux-mêmes et qu'il leur faudrait l'aide d'un plus grand nombre de collègues. C'est ce qui a conduit à la

fusion des deux associations de professeurs, Moqul Das devenant le secrétaire de la nouvelle association, et à la nomination d'un mathématicien à la réputation de grande intégrité, disciple de Gandhi, comme président. Moqul Das joua ainsi un rôle de catalyseur dans l'action au cours de laquelle, durant la session d'examens de 1979, un appel contre la fraude fut lancé conjointement par les professeurs, le recteur, les étudiants et le personnel. Cette action devait remporter un franc succès, jusqu'au début de 1980, date à laquelle la fraude reprenait pour les examens de droit.

« La lutte menée par ces hommes reste valable, estime Sushobha. Ils ont fait souffler un vent nouveau dans cette université, qui en avait bien besoin. Et tous les enseignants en parlent. De plus, cette action va pouvoir reprendre. »

## Une longue bataille

« Quand j'ai entrepris cette bataille, nous a dit de son côté Banwari Lal Sharma, le président de l'Association des professeurs, je savais – alors que la plupart de mes collègues ne s'en rendaient pas compte – que ce serait une très longue bataille. Jusqu'à présent, les politiques ont pu faire la pluie et le beau temps dans les universités. Mais, maintenant, c'est à nous, les citoyens de la base, qu'il revient de s'attaquer aux problèmes. »

Pour Sushobha, l'université d'Allahabad pourrait devenir une espèce de laboratoire où seraient mises au point les solutions nécessaires aux problèmes qui se posent à toutes les universités indiennes. Quand on sait que la bataille contre la pauvreté, en Inde, passe par la bataille contre la corruption, on comprend que ces professeurs ne se battent pas seulement contre la fraude aux examens. Ils sont conscients, certes, de la frustration qui s'empare des étudiants, qui risquent trop souvent d'être des chômeurs diplômés. Mais ils se préoccupent aussi de l'effet de cette situation sur leur caractère, surtout quand on sait qu'un certain nombre d'entre eux seront les juges, avocats et fonctionnaires qui devront faire respecter la loi...

**Philippe et Lisbeth Lasserre**



**La Haute Cour d'Allahabad, dans l'Etat indien d'Uttar Pradesh**

(1) Cette année-là, les électeurs indiens, et particulièrement ceux de l'Etat d'Uttar Pradesh, avaient massivement désavoué Mme Gandhi à cause des excès commis durant l'état d'urgence qu'elle avait imposé au pays.



## Le témoignage d'un jeune Français en Angleterre

*Les jeunes, parmi lesquels se trouvent trois Français, qui suivent le stage de formation de dix mois organisé à Caux, viennent de passer deux mois en Grande-Bretagne. Ce voyage leur offrait la possibilité de travailler « sur le terrain » dans un pays où de nombreuses équipes du Réarmement moral sont à l'œuvre ainsi que de séjourner au centre de Tirley Garth, où ils ont participé à une session de réflexion animée par plusieurs personnalités anglaises.*

*Sur le terrain, ils se sont répartis en groupes de deux ou trois : les uns sont allés aider aux préparatifs des représentations de la pièce sur le fondateur du Labour Party, Keir Hardie, dans le centre minier de Stoke-on-Trent. D'autres ont passé une semaine au théâtre Westminster et aidé à l'accueil et à l'encadrement des élèves et*

*lycéens venant participer au programme « Un jour dans un théâtre de Londres ». D'autres enfin ont passé quelques jours dans la région de Sheffield, qui était à l'époque paralysée par la grève de la sidérurgie britannique. « Nous avons fait ces visites, écrit une jeune Allemande qui faisait partie de ce dernier groupe, parce que nous voulions apprendre auprès d'hommes occupant des postes de responsabilité, politiques ou autres, comment on peut traduire ses convictions les plus profondes dans la vie quotidienne. Nous voulions aussi les encourager en leur disant notre propre engagement à changer les choses autour de nous. »*

*Nous publions ci-dessous les extraits d'une lettre de l'un d'entre eux, le Français Claude Bourdin, relatant leur semaine de réflexion à Tirley Garth :*

pureté, désintéressement et amour absolu. L'autre est la reconnaissance de ma volonté propre qui m'écarte, chaque jour, de celle de Dieu.

Cette session nous a aidés à mieux connaître et comprendre les besoins du monde : l'emprise grandissante du matérialisme, tant à l'Ouest qu'à l'Est ; l'énorme fossé entre les pays riches et les pays pauvres ; les luttes idéologiques, raciales, économiques, religieuses ; les guerres ; la tiédeur du témoignage des pays dits chrétiens ; l'absence de raison de vivre chez les jeunes ; les divisions dans les familles... Tout cela peut paraître énorme, mais, dans le processus contagieux du changement individuel, la découverte par un homme d'un but satisfaisant ou une simple expérience de réconciliation peuvent être le point de départ d'une réaction en chaîne beaucoup plus importante qu'on ne le croit. Les témoignages que nous avons entendus nous ont donné envie de

faire partie de ce processus. Etant d'origine rurale, je me sens personnellement concerné par le problème de la faim dans le monde et par la responsabilité de nos pays à cet égard. Etant actuellement en Grande-Bretagne, je crois qu'une des étapes pour affronter cette responsabilité de façon plus efficace est peut-être d'abord de créer entre nos pays, et notamment entre la France et la Grande-Bretagne, une vraie confiance.

Nous avons aussi réfléchi à ce qu'est le Réarmement moral, ce qu'est son rôle, et quelle y est notre part. Un ancien diplomate britannique le définissait devant nous comme une idéologie mise en pratique : ce n'est pas un mouvement qui nous appartient, mais c'est la propriété de Dieu, c'est un de ses outils pour orienter l'histoire de l'humanité. Il a montré le rôle « mystérieux, caché, désintéressé » joué par le Réarmement moral dans diverses situations historiques. « Le Réarmement moral, disait-il, ajoute une nouvelle dimension à notre réflexion, nous aide à nous trouver au bon endroit au bon moment, nous aide à devancer les problèmes avant qu'ils ne se développent en crise, change l'attitude des gens de sorte que de nouvelles décisions techniques deviennent possibles. »

Tout cela nous a donné envie de nous lancer dans une aventure de foi ouverte sur le monde. Chacun a pu voir où cela commençait pour lui. Pour l'un, c'était reconnaître son ambition ; un autre exprimait son besoin d'ouvrir son cœur à son prochain. Un autre concluait : « Je sens qu'une nouvelle période de ma vie commence, où je dois vivre ma foi de telle sorte que mon entourage s'en ressente. » Une phrase d'un musulman reprend cette interpellation : « J'aime rencontrer des chrétiens qui vivent leur foi ! » Notre foi n'est pas une simple question de croissance spirituelle individuelle : ce qui est en jeu, c'est le monde. Chacun de nous a été mis au défi d'aller jusqu'au bout de l'appel que Dieu nous adresse. De notre réponse à cet appel dépend l'avenir de l'humanité.

La qualité des exposés, des témoignages et des discussions m'a révélé les lacunes de ma vie personnelle. Ainsi, dans mes relations avec autrui, ma première tendance est le plus souvent de juger, comparer, critiquer, me sentir supérieur, vouloir « enfoncer » l'autre. Je sens le besoin de rester sans cesse conscient de ces penchants naturels, d'accepter honnêtement et humblement les cas où j'agis ainsi, mais, surtout, de découvrir une vraie relation d'amour avec les autres. La réunion qui avait pour thème « La foi » m'a aidé à comprendre que cet amour pour autrui est un fruit de l'amour de Dieu, qui aime chacun de nous. La foi est l'adhésion à un Dieu d'amour. Ajouter à la croissance de notre relation spirituelle avec Dieu une « dimension idéologique », c'est accepter de suivre le plan de Dieu pour chacun, et ainsi participer au plan qu'il a pour le monde.

Un autre orateur, sur le thème « L'idéologie », rappelait l'opposition généralement formulée entre le changement de l'homme et le changement des structures, comme voies vers la transformation de la société. Il concluait que Dieu est le point de rencontre de ces deux conceptions, car il a à la fois un plan pour chaque homme et un projet pour l'humanité. La clé réside dans notre obéissance à Dieu. En suivant sa volonté, on participe humblement à son plan pour le monde, on devient un outil dans ses mains. La qualité révolutionnaire de notre vie dépend de notre disponibilité.

Pour cela, deux conditions me paraissent indispensables. L'une est l'honnêteté face à moi-même qui exige l'examen de ma vie face aux critères d'honnêteté.



Une séance de travail lors de la semaine de réflexion des jeunes Européens à Tirley Garth



## Inauguration à Copenhague

Un nouveau centre du Réarmement moral a été ouvert à Copenhague. Il servira de point de rencontre pour les personnalités des milieux politiques et sociaux qui voient dans le Réarmement moral une force d'union au Danemark. Il accueillera aussi les hôtes étrangers de passage.

Depuis plus de dix ans, il n'y avait plus, en dehors des résidences privées d'un certain nombre de personnes, de siège permanent du Réarmement moral au Danemark. L'acquisition de la nouvelle maison, qui a été rendue possible par les dons, importants ou modestes, de nombreux Danois, répond donc à une nécessité impérieuse.

Le premier groupe à être accueilli dans le nouveau centre était une délégation socialiste de membres du Conseil municipal de Frederiksborg. Peu après arrivait un ambassadeur africain venu faire une conférence à Copenhague.

## De Portland à Boston

Douze projections de films du Réarmement moral ont eu lieu pendant les mois de mars et d'avril sur un réseau de télévision diffusé par câble à Portland, dans l'Etat d'Oregon, aux Etats-Unis.

L'intérêt croissant qui s'est manifesté dans cette région du nord-ouest des Etats-Unis a amené un ménage britannique, M. et Mme Michael Henderson, à s'installer à Portland à l'invitation de résidents locaux.

Au mois de mars, le principal quotidien de Portland, *The Oregonian*, a interviewé M. Henderson sur l'historique du Réarmement moral et en particulier sur les difficultés qui ont suivi aux Etats-Unis la mort de Frank Buchman et de

Peter Howard et sur la réimplantation actuelle dans le pays.

M. et Mme Henderson habitent une maison qui a été donnée par testament au Réarmement moral par un compositeur et professeur de musique, Robert Stoltze. L'action qui est menée à partir de cette maison est appuyée financièrement par des habitants de la ville qui permettent ainsi l'accomplissement des dernières volontés de M. Stoltze. Le défunt avait exprimé le souhait que sa résidence devienne un foyer d'expansion du Réarmement moral dans le nord-ouest des Etats-Unis.

Une série de huit films a été également présentée récemment à l'Institut de technologie du Massachusetts près de Boston, tandis que le film *Crossroad*, illustrant la vie de Frank Buchman, était projeté dans un collège d'enseignement supérieur à Hartford, dans le Connecticut.

## Initiative bernoise

*Return Trip*, la pièce des auteurs anglais Alan Thornhill et Hugh Williams, créée il y a quelques années au théâtre de Caux, a été donnée à plusieurs reprises, en allemand, dans deux salles de paroisse de Berne par un groupe de jeunes de la ville.

« En mettant en scène un jeune drogué, brebis galeuse et enfant terrible de sa famille, la pièce aborde de façon saisissante certains des problèmes de société les plus brûlants de notre époque, écrit le quotidien *Berner Oberländer* dans son édition du 9 avril. (...) Tous les personnages sont subtilement conduits à la racine de leur égoïsme et aux sources spirituelles qui peuvent les guérir. *Return Trip* propose une solution de rechange à la révolte, à la drogue, à la peur et à la solitude. »

« Cela m'a bouleversée, a déclaré à l'issue d'une des représentations une infir-

mière, stagiaire dans un service de psychiatrie. Nos thérapeutiques et nos médicaments font si peu. C'est ce qui vient de l'intérieur qui compte. »

Et un autre spectateur : « Quel réalisme ! La semaine dernière encore je me droguais. Toutes les expériences évoquées dans la pièce, je les ai vécues. »

## Stage à Melbourne...

Nous avons parlé à plusieurs reprises des stages de formation organisés à Melbourne pour l'Australasie et les pays du Pacifique. Désormais, l'action du Réarmement moral, du Japon à la Nouvelle-Zélande, d'Indonésie à Fidji, peut compter sur un nombre important de jeunes qui ont reçu cette formation.

Au sein du nouveau groupe qui est en stage depuis le mois de février se trouvent des aborigènes australiens, des Papous de Nouvelle-Guinée, des Japonais, des Chinois de Taiwan et de Hong-Kong.

## ...et à Lagos

« Changez vous-mêmes et changez le monde. » Tel est le mot d'ordre d'une session de formation qui a rassemblé à

Lagos des jeunes du Ghana et du Nigéria.

Les deux pays sortent l'un et l'autre de treize années de régime militaire. Ils renaissent à la vie démocratique et leurs dirigeants ne cessent d'appeler aux valeurs morales et spirituelles nécessaires au fonctionnement de cette démocratie. C'est pourquoi la session de formation de Lagos a placé la notion du changement individuel au centre de son programme.

## Dans un centre sidérurgique indien

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro le séminaire qui allait se tenir dans le centre sidérurgique indien de Durgapur à l'occasion du passage d'une délégation de syndicalistes britanniques.

Ce séminaire a rassemblé 75 ouvriers, cadres et chefs d'entreprise. La moitié de l'acier produit en Inde, tout comme les neuf dixièmes de l'extraction du charbon, proviennent de la vallée de Damodar où se trouve Durgapur.

Le groupe britannique a passé deux jours dans les régions minières de cette vallée et s'est ensuite rendu à Calcutta où il a rencontré, entre autres, mère Teresa.

**Le syndicaliste britannique Bill Taylor, chef de la délégation britannique, s'entretenant avec des ouvriers indiens.**





# « Une société nouvelle, ça se bâtit »

## Une semaine d'action à Québec

Voici le compte rendu que nous avons reçu de la part de l'équipe qui a organisé une manifestation du Réarmement moral dans la ville de Québec à la fin du mois de mars.

Comme le soulignait le Père Jean Richard, professeur de théologie à l'Université Laval, lors de la semaine d'action pour le Réarmement moral du 24 au 30 mars à Québec, « l'idée d'une société nouvelle n'est plus aujourd'hui simplement le rêve de quelques idéalistes toujours insatisfaits, c'est devenu une nécessité urgente : nous n'avons plus d'autre alternative. »

C'est bien de tels sentiments qui nous ont déterminés à mettre sur pied cette semaine d'action. « En tant qu'équipe, nous avons entrepris un projet qu'il nous aurait été impossible de réaliser avec nos pauvres moyens, disait Michel Pérusse, psychologue industriel à l'Université Laval. Les mois de préparation ont parfois comporté de nombreux revers successifs : mais la conviction que Dieu voulait cette semaine m'a aidé à continuer. Pour moi, ce fut aussi un exemple concret de ce que Dieu peut faire si seulement on prend le temps de l'écouter. Par exemple, pour l'une des rencontres que j'avais à animer, j'avais vraiment à cœur de réussir. Mais plus je faisais des efforts, plus je me retrouvais dans une impasse. Puis un soir j'ai demandé à Dieu ce qu'il me fallait faire. La réponse qu'Il m'a donnée a fait de cette rencontre l'un des points forts de cette semaine d'action : les répercussions de cette rencontre se font déjà sentir et nous sommes persuadés que ça va continuer. »

L'un des responsables de la semaine, M. Laurent Gagnon, précise pourquoi ce thème a été choisi et le but recherché :

« Nous voulions aborder de front les deux piliers indispensables à toute construction réaliste d'une société nouvelle : le changement des motivations de l'homme et la transformation des structures. Nous refusons de laisser notre avenir entre les mains des experts et des diplomates. Il incombe à chacun d'être pleinement responsable. Aussi nous voulions cheminer en tant qu'équipe, et en cela la participation d'amis d'autres provinces, des États-Unis et d'Europe a beaucoup aidé.

« Nous avons proposé un message de transformation à la population par des rencontres publiques sur des thèmes tels

que les relations entre les peuples, la famille, l'industrie, l'Eglise, etc. »

M. Andrew Webster, de Montréal, président de la Cie Webster et Fils, a déclaré au cours d'une soirée publique comment il avait décidé d'informer régulièrement le syndicat de la situation financière de l'entreprise, même si cela comportait parfois des risques. « Cela montre la difficulté qu'il y a à trouver une solution satisfaisante pour tous, mais ce soir j'ai compris que c'est bien beau de prendre une bonne décision, mais si je la prends seul, ce n'est pas la bonne décision. Dieu a donné à chacun une part de la vérité. »

### « L'université de la vie »

M. Georges Barrier, militant syndical de Paris, a enchaîné à son tour :

« On ressent la nécessité de créer dans l'industrie une nouvelle relation entre partenaires sociaux, et certains proposent la participation ou l'autogestion. Je suis d'accord, mais pour quoi faire ? Et pour qui ? »

« Si c'est simplement pour améliorer le niveau de vie des travailleurs – et cela est souvent juste –, améliorer le rendement de l'usine – et c'est parfois nécessaire –, faire croître les bénéfices, alors je dis non. Je dis non parce que ces buts sont insuffisants et laissent subsister dans le monde trop d'inégalités, trop d'injustices.

« Pouvons-nous être satisfaits quand il y a chaque année des millions d'enfants qui meurent de faim et que nous détruisons pour des raisons économiques des milliers, voire des millions de tonnes d'aliments qui pourraient assurer leur survie ? »

« Si je réfléchis à ces aspects du problème, il devient clair que la recherche de ce qui est juste doit inclure dans ma réflexion les besoins des pays en voie de développement, les besoins des plus démunis. Cela me conduit à me sentir co-responsable des décisions qui se prennent

dans mon pays ou dans mon industrie.

« Cela me fait comprendre que toute décision que nous prenons (moi ou d'autres) a quelque part des répercussions – bonnes ou mauvaises. Finalement, trouver « ce qui est juste » me dépasse infiniment et je ressens profondément le besoin d'une sagesse supérieure pour guider ma réflexion, et le besoin d'une équipe d'hommes et de femmes engagés à bâtir une société différente. »

Le vendredi soir, après l'exposé de deux hommes d'Eglise, quelques personnes de Trois-Rivières nous ont parlé de leur engagement. Mme Jacqueline Pellerin, présidente du Comité de citoyens, habitait un quartier que les autorités de la ville avaient décidé de raser pour le moderniser. Elle a mené le combat pour qu'il y ait une rénovation de l'habitat. Deux des personnes venues pour l'aider dans cette tâche ont pris conscience des problèmes sociaux que causent l'alcoolisme et la drogue.

« J'ai beaucoup étudié dans les livres, dit Marcel Cossette, mais ce que j'ai vraiment appris, c'est dans ce que Mme Pellerin appelle la grande *université de la vie*. »

Quant à Jean Gagnon, il a fondé, il y a quatre ans, un centre de désintoxication où sont passés déjà 1 500 jeunes. Il a affirmé avec force que seuls l'amour, la patience et la foi peuvent aider ces jeunes-là à s'en sortir.

Nous avons beaucoup apprécié au cours de cette semaine la présence d'une jeune équipe venue d'Europe, ainsi que celle de Francine Gagnon, de Montréal, qui vient de quitter son emploi pour donner tout son temps à l'action du Réarmement moral.

Un des événements marquants fut la pièce *Les Familles heureuses* donnée par douze enfants en français, puis en anglais, dans une atmosphère de gaieté générale.

Nous sortons de cette semaine avec une nouvelle détermination de réaliser, avec l'aide de tous ceux qui se sont engagés avec nous au cours de ces semaines, la vision de Frank Buchman : un monde dirigé par des hommes dirigés par Dieu.



Lors d'une réunion à Québec, de gauche à droite : P. Jean Richard, Rév. Donald Robson, M. Marcel Cossette, M. Jean Gagnon et Mme Jacqueline Pellerin.



Caux 1980 :

## **Renouveau de l'homme, renouveau d'espérance**

le programme d'été des rencontres internationales du Réarmement moral

*L'homme ne vit pas seulement d'air, d'eau et de nourriture. Il lui faut une espérance.*

*L'espoir d'améliorer sa situation matérielle est certes un ressort important de ses activités. Mais l'espérance qui le fait vivre puise à une source infiniment plus profonde. Les courants superficiels des succès et des échecs, des gains et des pertes, ne doivent la polluer ni la tarir.*

*Beaucoup de gens, et surtout des jeunes, se retrouvent sans espoir parce qu'ils ont cessé de croire à la possibilité du changement en eux et autour d'eux. L'existence leur paraît bouchée.*

*L'espérance naît du changement. Lorsqu'il remanie ses structures intérieures, l'homme se remet à croire que celles de la société peuvent être changées. La renaissance qui en résulte n'est plus alors le fait de ses seuls efforts mais un don de Dieu.*

*La décennie qui commence connaîtra des bouleversements. A quoi mèneront-ils ? Sauvons-nous leur donner la profondeur et la qualité d'où jaillira l'espérance, pour l'individu comme pour les multitudes ?*



Le centre de conférences du Réarmement moral, à Caux-sur-Montreux, en Suisse, accueillera cet été, comme chaque année, des participants de tous les horizons. Du 12 juillet au 31 août s'y succéderont quatre sessions spécialisées :

12-20 juillet

Pour toutes générations et toutes professions mêlées, une semaine d'étude et de réflexion sur le thème général des rencontres de l'été : « Renouveau de l'homme, renouveau d'espérance. »

25 juillet-2 août

« Flécher le parcours des années 80 ». Une session sur la famille et pour les familles placée sous le thème de la boussole intérieure, instrument indestructible dont chaque individu est équipé et dont l'apprentissage se fait au sein de la cellule familiale.

5-17 août

« Demain, notre responsabilité ». Animée par des jeunes, mais s'adressant à tous, une assemblée qui se placera sous le signe de quatre grands sujets de notre époque : la libération, les ressources, la pauvreté et le pouvoir. Quatre équipes internationales, une franco-allemande, une anglo-hollandaise, une américaine et une scandinave se relaieront pour l'animation de ces journées.

26-31 août

« Technologie moderne et peur de l'avenir ». Une rencontre pour responsables de la vie économique et partenaires de l'industrie. L'accent y sera mis en particulier sur les changements de comportement et de style de vie et sur la place de la foi et des valeurs spirituelles dans le combat qui se livre aujourd'hui, à l'échelle mondiale, pour l'homme.

Le comité d'organisation de cette rencontre comprend des syndicalistes, des cadres supérieurs et des chefs d'entreprise d'Europe, du Japon et des Amériques.

Les personnes désirant séjourner à Caux ou participer à l'une ou l'autre des sessions spécialisées sont priées de s'inscrire dès que possible et au plus tard dix jours à l'avance, le nombre de places disponibles étant limité en période de pointe.

Renseignements, inscriptions et conditions de séjour : s'adresser au Secrétariat des Conférences, Réarmement moral, CH 1824 Caux (Suisse), tél. 021/61.42.41.

# Même si vous n'êtes pas agriculteur...

*...et même si vous n'êtes pas encore abonné à La France Agricole, vous pouvez faire appel à son service de renseignements. Qu'il s'agisse de contentieux fiscal, de gestion de biens ruraux, de problèmes de succession, notre spécialiste du droit rural est à votre disposition.*

*Et si vous cherchez, pour un garçon ou pour une fille de votre entourage, épris de retour à la terre, l'agriculteur sérieux qui pourra le ou la prendre en stage, pour éprouver sa vocation, une petite annonce dans les colonnes de notre hebdomadaire tiré à 210 000 exemplaires, sera lu par des milliers d'exploitants agricoles dans toutes les régions françaises.*

*Grâce à notre service de petites annonces, unique en France, vous pourrez, selon vos besoins et vos goûts, acheter un chien de chasse ou un chien de berger, vendre le poulain de votre jument, trouver une situation technique ou commerciale dans l'industrie agro-alimentaire ou le machinisme agricole, vendre, acheter ou louer un bien rural au Canada, aux Etats-Unis, au Brésil, en Argentine ou en France... Bref, participer modestement ou sur une plus grande échelle, à la plus importante activité humaine de la planète : la mise en valeur du sol au service des hommes.*

## POUR VOUS ABONNER

Découpez / ou recopiez / remplissez et expédiez / en vous recommandant de « Changer » le bulletin d'abonnement à « LA FRANCE AGRICOLE », 10, rue Martel, 75493 Paris Cédex 10  
Tél. : 246.45.45

(Nom, prénom en majuscules)

(Profession, raison sociale)

(Lieu-dit, ferme, rue)

(Code postal)

(bureau distributeur)

S'abonne à « LA FRANCE AGRICOLE » pour  1 an  3 mois  6 mois

et verse la somme de

F

- par chèque bancaire ci-joint  
 par virement postal trois volets ci-joint  
 par mandat-lettre

### TARIFS DES ABONNEMENTS

|            |        |           |
|------------|--------|-----------|
| FRANCE :   | 1 an   | 120 F TTC |
|            | 6 mois | 70 F TTC  |
|            | 3 mois | 45 F TTC  |
| ETRANGER : | 1 an   | 200 F HT  |
|            | 6 mois | 110 F HT  |

**LA FRANCE  
AGRICOLE**